

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(Suite.)

Hommes et femmes couraient follement, cherchant à s'échapper, mais toute évasion était impossible, pas une ouverture qui ne fût gardée par vingt Indiens armés jusqu'aux dents et ne paraissant pas disposés à laisser forcer le passage.

Pas un toutefois ne tira.

Le tumulte s'apaisa peu à peu.

Un morne silence lui succéda bientôt.

Silence de stupeur et d'effroi.

La reine, superbe et hautaine, jeta un regard de dédain à l'hostile soldatesque, tout à l'heure menaçante, à présent réduite à l'impuissance et à l'humilité.

Elle dit :

— Confiante dans les paroles de paix qui m'ont été portées au nom des habitants d'Augustin, je suis venue partager les joies de la réconciliation.

— La trahison et la perfidie m'ont accueillie.

— Rin ne s'oppose à ma vengeance !

— Un signe de moi, et le massacre commence. »

Un long frémissement parcourut la foule, rependant aux menaçantes paroles de la souveraine des Peaux-Rouges.

Nul ne bougea.

La terreur planait sur la population et sur les soldats affolés.

Sur un geste de la reine l'Aigle-Bleu et une trentaine d'Indiens sautèrent dans la salle et vinrent se ranger autour d'elle.

— Que cet officier soit prisonnier ! dit-elle à ses guerriers.

Elle désignait le lieutenant.

C'était peut-être le seul de tous les militaires qui eût quelque énergie.

Le comte l'avait remarqué.

Il intervint.

— Celui-là, dit-il, n'est qu'un instrument ; il n'est pas le vrai coupable.

— Il a obéi à un ordre. »

La reine fronça le sourcil, hésita un moment pour lutter contre un sentiment de fierté blessée, et dit à M. de Lincourt :

— Je sais discerner, comte, ce qui est bien de ce qui est mal.

— Je sais surtout ne pas juger trop vite des intentions.

— Je sais ce que je vous dois pour la protection que vous vouliez m'offrir.

— Je sais aussi quels sont mes devoirs vis-à-vis des coupables. »

Le comte se mordit les lèvres, pâlit, recula de quelques pas, et conserva de cette leçon une impression ineffaçable.

Cependant la reine interrogea le lieutenant en espagnol.

— De qui tenais-tu l'ordre de m'arrêter ? demanda-t-elle.

— Du capitaine Tomassi, répondit le lieutenant très nettement.

Elle donna un ordre à l'Aigle-Bleu, qui le communiqua à ses Indiens du dehors.

Ceux-ci avaient désarmé tout le bataillon et le tenaient prisonnier.

Un instant plus tard, Tomassi, l'ingénieux auteur de la trahison, était devant la reine.

— De qui as-tu reçu l'ordre de m'arrêter ? lui demanda-t-elle comme au lieutenant.

— Du gouverneur ! dit Tomassi sans scrupule.

En ce moment, les roflements de don Matapan endormi sous la table et ivre-mort protestèrent.

— Tu mens ! dit la reine.

Et sans plus s'attarder à cette incident :

— Cet officier est un misérable traître ! s'écria-t-elle.

— Il est le coupable.

— Il sera torturé demain, au soleil levant, dans mon camp. »

Puis royalement :

— J'ai dit !

— Que votre fête continue.

— J'ai entendu des voix reprocher la trahison aux soldats.

— Je remercie la population et je lui prouverai sous deux jours ma reconnaissance.

— Mes guerriers sont ici ; qu'ils y restent.

— Les Apaches savent danser et ils sont maintenant vos amis.

— D'eux, ne craignez rien !

— Un homme seul, celui-là, mourra.

— A tous les autres, je souhaite le plaisir et la joie. »

En ce moment, Tête-de-Bison disait au comte :

— Quelle femme !

— Comme elle arrange bien les choses.

— Monsieur le comte, n'oubliez pas qu'elle est à vous.

— Voilà une conquête qui fera de l'honneur à tous les gens des prairies. »

— Peut-être fit le comte avec dédain.

— Elle est beaucoup trop mal élevée pour que je m'emourache d'elle. »

Et il tourna les talons.

De ce moment, il ne parut plus au bal.

Cependant la reine le chercha des yeux, dès que l'on eut amené le prisonnier et que le calme fut revenu.

Elle ne vit que Tête-de-Bison.

D'un regard, elle l'appela.

Le vieux trappeur s'approcha.

— Chasseur, demanda-t-elle, savez-vous où est le comte ?

Tête-de-Bison était fort embarrassé.

— Je crois, dit-il, qu'il se promène dans les salles.

— Je désire lui parler.

— Alors je vais le chercher.

... La reine, assise, entourée de gentlemen et de caballeros, attendit. »

Le bal se continuait avec un entrain tel, que l'on eût dit que rien ne se fût passé.

La population était ravie d'en être quitte à si bon compte.

La vie de Tomassi lui importait peu.

Cet officier n'était pas d'Augustin.

Favori du gouverneur, insolent, hautain, exigeant, il n'avait point d'amis et ses ennemis étaient nombreux.

Donc, point de sujet de tristesse.

Les Apaches, mêlés à la foule, un peu partout, se mirent à exécuter des danses indiennes de caractère.

Tomahé leur donnait l'exemple.

Il leur prouvait que les pas nationaux des Peaux-Rouges peuvent s'exécuter sur des airs européens et sont cousins germains du cancan.

Ce renfort de danseurs quintuplait l'animation de la fête.

Autour de la reine, un cercle d'admirateurs.

Mais le comte ne paraissait pas.

Les Mexicains ont reçu des Espagnols des traditions de galanterie précieusement conservées.

Des caballeros fort distingués font leur cour à la charmante Indienne ; elle les écoute, étonnée du ton et des manières de cette société européenne qu'elle juge supérieure à la sauvagerie des tribus.

Elle entrevoit tout un monde inconnu.

Le fils d'un riche haciendero se risque à l'inviter.

Elle accepte.

Mais en valsant son regard est voilé, et Tête-de-Bison, qui est revenu, se dit que la reine, au bras du Mexicain, pense au comte qui lui tient rigueur.

La valse terminée, il s'approche ; mais comment parler de M. de Lincourt devant tant de monde qui peu à peu s'est réuni autour de la reine ?

Elle se lève, prétexte qu'il fait une chaleur étouffante, et, sur dix bras qui s'offrent, elle prend celui de Tête-de-Bison qui ne le présentait point.

Elle l'entraîne dehors.

Tout le monde envie le bonheur du vieux trappeur, qui se sentait un peu embarrassé d'être le cavalier d'une si jolie femme.

Comme il le disait plus tard, « il avait l'air d'un ours conduisant une antilope ».

Ils sortent.

On ne les suit pas par discrétion.

Ils sont seuls sur une espèce de terrasse dominant la campagne.

La reine n'ose pas questionner le Trappeur ; elle sent que son rang, son sexe, les coutumes européennes lui imposent la réserve.

Et c'est Tête-de-Bison qui, d'un air fort gêné, dit le premier :

— J'ai couru partout.

— La reine me croira si je lui affirme que j'ai bien cherché.

— Le comte est parti. »

Tout à coup, reine, rang, dignité, dissimulation féminine, pressentiment des usages, tout s'efface ; l'Indienne apparaît.

Elle saisit les mains du Trappeur et lui dit avec anxiété :

— Tu ne sais pas feindre, chasseur !

— Tu pourrais me dire quelque chose et tu ne le dis pas.

— Parle donc :

— Qui sait si ma reconnaissance ne te sera pas précieuse un jour ? »

Dans les situations nettes, le Trappeur se sent à l'aise.

Il est franc du collier.

— Là, j'aime mieux cela ! fit-il.

— Vierge cuivrée, écoutez-moi.

— Au fond, je vous aime bien. »

— Dis-tu vrai ?

— Je vous l'assure.

La reine détacha une broche de brillants de sa parure et la tendit au Trappeur :

— Tiens ! lui dit-elle.

— Que ce soit un gage d'amitié ! »

Le Trappeur se sentit touché et poussé à tout dire :

— Si j'osais ! fit-il.

— Ose donc !

Il hésitait un peu.

Mais il vit, sous la clarté de la lune, cette femme palpitante, suppliante, émue, inquiète, passionnée.

Il risqua la question qui lui brûlait les lèvres :

— La Vierge cuivrée, demanda-t-il, aime-t-elle, oui ou non, le comte ?

La reine ferma les yeux, se tut, et le silence permit au Trappeur d'entendre les battements de ce cœur de femme.

Le Trappeur n'insista pas, étant suffisamment éclairé.

— Par l'Esprit des mondes ! dit la reine, parle donc !

Et entraîné par cet appel, auquel elle joignit un pressément de mains qui le fit frémir d'aise, tant l'attraction magnétique de cette femme était puissante. Grandmoreau lui dit :

— Il est parti.